

Dave Eggers

Le Cercle



folio

COLLECTION FOLIO

Dave Eggers

Le Cercle

*Traduit de l'américain
par Emmanuelle et Philippe Aronson*

Gallimard

Titre original :

THE CIRCLE

© 2013, *Dave Eggers. Tous droits réservés.*

© Éditions Gallimard, 2016, *pour la traduction française.*

Couverture : Illustration © 2016 IN Splitter, L.P.

Romancier et nouvelliste, Dave Eggers est né en 1970. Après des études à l'université de l'Illinois, il fonde en 1998, à San Francisco, la McSweeney's, une maison d'édition indépendante qui publie, outre des livres, une revue du même nom. Aujourd'hui considéré comme l'un des protagonistes les plus importants du renouveau de la littérature américaine, il est notamment l'auteur de *Suive qui peut*, *Pourquoi nous avons faim* et *Un hologramme pour le roi*. *Le grand Quoi* a été récompensé par le prix Médicis étranger 2009, à l'unanimité.

Il n'y avait plus de limites, le futur était immense. Un temps viendrait où l'homme n'aurait plus assez de place en lui-même pour engranger tant de bonheur.

JOHN STEINBECK
À l'est d'Éden

Mon Dieu, pensa Mae. C'est le paradis.

Le campus était vaste et tentaculaire, paré des couleurs intenses du Pacifique. Le moindre détail en avait été minutieusement élaboré, façonné par des mains passionnées. Autrefois chantier naval, puis cinéma en plein air, puis marché aux puces, puis terrain vague, c'était à présent un espace vallonné et verdoyant. Au beau milieu, une fontaine Calatrava et une aire de pique-nique, avec des tables disposées en cercles concentriques. Des terrains de tennis en terre battue et en gazon. Un terrain de volley-ball, où les enfants de la crèche de la société couraient et criaient, bondissant comme l'eau vive. Il y avait aussi des espaces de travail, plus de cent cinquante hectares d'acier inoxydable et de verre qui abritaient les quartiers généraux de l'entreprise la plus influente du monde. Le ciel, au-dessus, était d'un bleu azur immaculé.

Mae, déambulant du parking jusqu'au hall d'accueil, s'efforçait d'avoir l'air de faire partie de la maison. Le chemin serpentait entre citronniers et orangers, et les pavés d'un rouge uniforme étaient remplacés de temps à autre par des dalles de céra-

mique sur lesquelles étaient inscrits de vibrants messages d'inspiration personnelle. « Rêvez », proclamait l'un d'eux, le mot tracé au laser sur la surface rouge. « Participez », suggérait un autre. Il y en avait des douzaines : « Rejoignez la communauté », « Innovez », « Imaginez ». Mae faillit marcher sur la main d'un jeune homme en combinaison grise en train d'installer une nouvelle dalle qui disait « Respirez ».

En ce lundi ensoleillé du mois de juin, elle s'immobilisa devant la porte d'entrée en verre sur laquelle le logo de la société était gravé, légèrement au-dessus de sa tête. L'entreprise n'existait que depuis six ans, mais le nom et le logo – un cercle enserrant une sorte de mosaïque au centre de laquelle figurait un petit « c » – faisaient déjà partie des plus célèbres au monde. Plus de dix mille employés travaillaient, ici, au siège, mais le groupe possédait des bureaux dans le monde entier, et embauchait chaque semaine des centaines de jeunes gens brillants. Le Cercle venait d'être élu « société la plus admirée de la planète » pour la quatrième année consécutive.

Sans Annie, Mae n'aurait jamais pensé avoir la chance de travailler dans un endroit pareil. Annie avait deux ans de plus qu'elle, et elles avaient partagé une chambre à la fac pendant trois semestres, dans un bâtiment hideux que seul le lien extraordinaire qui les unissait avait rendu habitable. Les deux amies auraient souhaité être sœurs ou cousines pour ne plus jamais être séparées l'une de l'autre. Un soir de leur premier mois de vie commune, pendant les examens de fin de trimestre, Mae s'était démis la mâchoire après s'être évanouie de fatigue. Annie lui avait pourtant dit de rester au lit ce jour-là, mais Mae, grippée et le ventre vide, était allée à la supérette acheter du café et s'était réveillée sur le trottoir, sous

un arbre. Annie l'avait emmenée à l'hôpital, et avait attendu pendant que les médecins lui remettaient la mâchoire en place, puis elle était restée auprès d'elle toute la nuit, avait dormi à ses côtés sur une chaise en bois et, de retour dans leur petite chambre, l'avait nourrie à la paille des jours durant. Une telle compétence, un tel sens des responsabilités chez quelqu'un de son âge, ou presque, avaient fait sur Mae une impression si forte qu'elle était devenue envers Annie d'une loyauté à toute épreuve, ce qu'elle n'aurait jamais cru possible.

Si Mae était restée en premier cycle à Carleton, hésitant entre histoire de l'art, marketing et psychologie – elle obtint même un diplôme en psycho sans avoir la moindre intention de poursuivre professionnellement dans cette voie –, Annie avait décroché son Master à Stanford, et, parmi de nombreuses offres, elle avait choisi le Cercle où elle avait atterri quelques jours après la fin de l'année universitaire. Annie avait à présent un titre ronflant – Directrice de la garantie du futur, comme elle aimait à plaisanter – et avait encouragé Mae à postuler. Ce que Mae avait fait. Et même si Annie jurait n'y être pour rien, Mae était certaine que c'était par son entremise qu'elle avait été engagée, et elle se sentait plus que redevable envers son amie. Un million de personnes, voire un milliard, auraient voulu être à sa place alors qu'elle s'apprêtait à pénétrer dans l'atrium de dix mètres de haut, que la lumière du ciel californien traversait de part en part, pour ce premier jour dans l'unique société qui comptait vraiment.

Elle poussa la lourde porte. Le hall d'accueil était oblong, aussi spacieux qu'une cathédrale. Quatre étages de bureaux s'élevaient de part et d'autre ; tous les murs étaient en verre. Brièvement prise de vertige,

Mae baissa les yeux, et, sur le sol immaculé et étincelant, elle distingua le reflet de son propre visage. Elle avait l'air inquiet. Comme elle s'appliquait à sourire, elle sentit une présence derrière elle.

« Tu dois être Mae. »

Mae fit volte-face et se retrouva nez à nez avec un visage jeune et joli qui flottait au-dessus d'une écharpe rouge et d'un chemisier en soie blanche.

« Je m'appelle Renata, dit la fille.

— Bonjour, Renata. Je cherche...

— Annie. Je sais. Elle arrive. » Un son, une gouttelette numérique, émana de l'oreille de Renata. « En fait, elle est... » Renata regardait Mae mais semblait voir autre chose. Lentilles à réalité augmentée, supposa Mae. Encore une innovation née ici.

« Elle est dans le Far West, fit Renata en fixant Mae derechef, mais elle ne va pas tarder. »

Mae sourit. « J'espère qu'elle a de quoi se faire un feu de camp, et un bon cheval ! »

Renata se fendit d'un sourire poli sans aller jusqu'à rire. Mae savait que la société avait pour habitude de donner des noms d'époque historique aux différents édifices du campus ; c'était une façon de rendre ce site immense moins impersonnel. Rien à voir avec le Bâtiment 3B-Est où Mae avait travaillé auparavant. Cela ne faisait que trois semaines qu'elle avait démissionné – à la surprise générale – d'une entreprise publique de sa ville natale, mais il lui semblait déjà invraisemblable d'avoir pu perdre autant de temps là-bas. J'ai bien fait de quitter ce goulag et tout ce qu'il représentait, songea Mae, bon débarras !

Renata continuait de recevoir des informations dans son oreillette. « Ah, attends, fit-elle, Annie dit qu'elle est retenue. » Renata gratifia Mae d'un sourire radieux. « Et si je t'emmenais à ton bureau ?

Elle dit qu'elle te retrouvera là-bas d'ici une heure environ. »

Mae frissonna légèrement en entendant ces mots – *ton bureau* – et pensa tout de suite à son père. Il était fier d'elle. *Tellement fier*, avait-il dit sur sa boîte vocale ; il avait dû laisser le message à quatre heures du matin. Elle l'avait écouté en se réveillant. *Tellement, tellement fier*, avait-il répété, la gorge nouée. Cela faisait deux ans que Mae avait quitté l'université et elle se retrouvait ici, salariée du Cercle, avec sa propre assurance maladie, son propre appartement en ville. Elle n'était plus une charge pour ses parents, qui avaient bien d'autres chats à fouetter.

Mae suivit Renata et elles quittèrent l'atrium. Assis à l'ombre d'un arbre sur la pelouse d'une colline artificielle, deux jeunes gens étaient en grande conversation, une sorte de tablette translucide à la main.

« Tu travailleras à la Renaissance, là-bas, dit Renata, pointant du doigt un immeuble en verre et en cuivre vert-de-gris de l'autre côté de l'étendue d'herbe. C'est là que sont tous les gens de l'Expérience Client. Tu es déjà venue ? »

Mae acquiesça. « Oui. Deux ou trois fois, mais pas dans ce bâtiment.

— Donc, tu as vu la piscine et le centre sportif. » Renata fit un geste en direction d'un parallélogramme bleu et du bâtiment aux formes géométriques, le gymnase, qui s'élevait derrière. « Là-bas il y a des cours de yoga, de CrossFit, de Pilates, et tu peux te faire masser. Il y a aussi des vélos stationnaires. Il paraît que tu aimes bien ? Un peu plus loin tu as les terrains de pétanque et le nouveau mât de spirobole. La cafétéria est située de l'autre côté de la pelouse... » Renata désigna le gazon luxuriant, où une poignée de jeunes gens habillés avec soin étaient éparpillés

ça et là comme s'ils prenaient un bain de soleil. « Et nous y voilà. »

Les deux jeunes femmes s'immobilisèrent devant le bâtiment de la Renaissance, où s'élevait un nouvel atrium de quinze mètres. Une fois à l'intérieur, Mae remarqua un mobile de Calder qui tournait lentement au-dessus de leurs têtes.

« Ah, j'adore Calder », s'exclama-t-elle.

Renata sourit. « Je sais. » Toutes deux contemplaient l'œuvre. « Celui-ci se trouvait à l'Assemblée nationale française avant. Ou un truc comme ça. »

Le vent, qui s'était engouffré quand elles étaient entrées, faisait à présent évoluer le mobile de sorte qu'un bras pointa vers Mae, comme pour lui souhaiter personnellement la bienvenue. Renata lui prit le bras. « C'est bon ? Allons-y. »

Elles pénétrèrent dans un ascenseur en verre légèrement orangé. Des lumières clignotèrent et Mae vit apparaître son nom sur les parois, avec la photo qui figurait dans le trombinoscope de son lycée. BIENVENUE MAE HOLLAND. Un son, quelque chose comme un cri de surprise, s'échappa de sa bouche. Elle n'avait pas vu cette photo depuis des années, et ne s'en était pas plus mal portée. C'était Annie sans aucun doute qui l'avait dégottée, histoire de lui faire une vacherie. Mae était parfaitement reconnaissable – sa grande bouche, ses lèvres minces, sa peau mate, ses cheveux noirs –, mais, sur ce cliché, ses pommettes saillantes lui donnaient un air sévère qu'elle n'avait pas en réalité, et ses yeux marron, dans lesquels on ne distinguait pas une once de sourire, paraissaient petits, froids, agressifs. Depuis cette photo – Mae avait dix-huit ans à l'époque, elle était en révolte et peu sûre d'elle –, la jeune femme avait pris quelques kilos, ce qui ne lui avait pas fait

de mal, son visage s'était adouci, et les courbes de son corps, qui ne manquaient pas d'attirer désormais des hommes de tous âges aux intentions diverses, s'étaient dessinées. Depuis le lycée, Mae s'était efforcée de s'ouvrir au monde, de se montrer plus tolérante, et voir ici l'image d'une époque révolue où elle s'attendait toujours au pire l'ébranla. Alors qu'elle était sur le point de détourner son regard, la photo disparut.

« Ouais, tout ça est sur des capteurs, dit Renata. L'ascenseur lit ta pièce d'identité, et te dit bonjour ensuite. C'est Annie qui nous a donné cette photo. Vous devez être super proches toutes les deux pour qu'elle ait des photos de toi au lycée. En tout cas, j'espère que ça ne te gêne pas. On fait ça pour les visiteurs, d'habitude. Ça les impressionne. »

Tandis que l'ascenseur montait, les activités du jour défilaient sous leurs yeux, images et texte glissant d'une paroi à l'autre de la cabine. Chaque annonce était ponctuée de vidéos, photos, séquences d'animation, musique. À midi était prévue la projection du film *Koyaanisqatsi*, à treize heures une séance d'auto-massage, à quinze heures un cours de gainage. Un membre du Congrès dont Mae n'avait jamais entendu parler, cheveux gris mais plutôt jeune, proposait une réunion publique à dix-huit heures trente. Sur la porte de l'ascenseur on le voyait faire un discours debout devant un pupitre, les manches de chemise retroussées et les poings fermés avec conviction, des drapeaux flottant en arrière-plan.

Les portes s'ouvrirent, coupant le sénateur en deux.

« Nous y voilà », dit Renata, se dirigeant vers une étroite passerelle métallique. Mae baissa les yeux et sentit son ventre se serrer. Son regard plongeait jusqu'au rez-de-chaussée, quatre étages plus bas.

Elle tenta un peu de légèreté : « J'imagine que vous ne mettez pas ceux qui ont le vertige ici. »

Renata s'arrêta net, et se tourna vers Mae, l'air profondément inquiet. « Bien sûr que non. Mais selon ton profil...

— Non, non, répondit Mae, moi ça va.

— Vraiment ? Parce qu'on peut te trouver un bureau plus bas si...

— Non, non, franchement. C'est parfait. Désolée. Je disais juste ça pour rire. »

Renata était de toute évidence troublée. « OK. Mais n'hésite pas, s'il y a quoi que ce soit qui ne va pas.

— Je n'y manquerai pas.

— Promis ? Parce que Annie compte sur moi pour s'assurer que tout se passe bien.

— Je n'y manquerai pas. Promis », fit Mae. Puis elle sourit à Renata qui retrouva son sang-froid et poursuivit son chemin.

La passerelle les mena jusqu'au palier principal, vaste, vitré et séparé en deux par un long couloir. De part et d'autre, les cloisons des bureaux étaient entièrement transparentes, et les occupants comme en vitrine. Chacun avait décoré son espace de travail soigneusement et avec goût – l'un avait suspendu aux poutres apparentes du plafond tout un attirail de navigation dont la plupart des éléments semblaient flotter dans le vide, l'autre était entouré d'une forêt de bonsaïs. Les deux jeunes femmes passèrent devant une petite cuisine. Placards et étagères étaient vitrés, et des couverts étaient méthodiquement collés sur la porte aimantée du frigo. Un grand lustre en verre soufflé, aux branches orange, pêche et rose surmontées d'ampoules multicolores illuminait le tout.

« OK, voilà ton bureau. »

Elles s'immobilisèrent devant un box gris, exigü,

et tapissé d'une sorte de grosse toile synthétique. Le cœur de Mae chavira. L'endroit ressemblait en tous points au réduit dans lequel elle avait travaillé ces dix-huit derniers mois. C'était la première chose au Cercle qui semblait ne pas avoir été repensée, qui appartenait totalement au passé. Le tissu sur le mur était – elle n'en revenait pas, c'était impossible – de la toile de jute.

Mae savait que Renata l'observait, et elle savait aussi que son visage trahissait l'horreur qu'elle ressentait face à ce qu'elle avait sous les yeux. Souris, pensa-t-elle. *Souris.*

« Ça ira ? » demanda Renata, examinant le visage de Mae.

Mae s'obligea à montrer quelque sentiment de satisfaction et articula. « Super. Génial. »

Mais ce n'était pas ce à quoi elle s'attendait.

« Très bien. Je vais te laisser te familiariser avec ton nouvel espace. Denise et Josiah ne vont pas tarder à arriver pour t'aider à installer ton matériel et à t'organiser. »

Mae s'efforça de sourire une nouvelle fois ; Renata tourna les talons et disparut. Mae s'assit. Le dossier de sa chaise était à moitié cassé, et la chaise elle-même ne bougeait plus, les petites roues étant toutes bloquées. Mae observa l'ordinateur sur son bureau, un modèle antique qu'elle n'avait vu nulle part ailleurs dans le bâtiment. Déconcertée, elle se sentit sombrer dans un abîme qui ressemblait fort à celui au fond duquel elle avait passé les quelques dernières années.

Qui travaillait encore dans le public de nos jours ? Comment Mae s'était-elle retrouvée là ? Comment l'avait-elle supporté ? Quand on la questionnait, elle préférait dire qu'elle était au chômage. Est-ce que la

situation aurait été plus supportable, si elle n'avait pas eu à travailler là où elle avait grandi ?

Après six ans ou presque passés à détester sa ville natale, à maudire ses parents de s'y être installés, la contraignant de ce fait à y vivre et à en subir la pénurie de divertissements, de restaurants et d'esprits libres, Mae avait fini récemment par éprouver une certaine tendresse pour Longfield. C'était une petite ville entre Fresno et Tranquility, créée et baptisée en 1866 par un fermier sans imagination. Cent cinquante ans plus tard, elle était peuplée de presque deux mille habitants, dont la plupart travaillaient à Fresno, à une trentaine de kilomètres. À Longfield la vie n'était pas chère ; les parents des amis de Mae étaient vigiles, enseignants ou routiers, et ils aimaient la chasse. Des quatre-vingt-un élèves qui finirent le lycée en même temps qu'elle cette année-là, seuls Mae et onze de ses camarades allèrent à la fac ; et elle fut la seule à s'aventurer au-delà du Colorado. Elle était anéantie à l'idée d'être allée aussi loin poursuivre ses études et d'avoir contracté autant de dettes, pour revenir ensuite travailler dans une entreprise publique de cette ville. Même si ses parents lui affirmaient qu'elle avait fait le bon choix, que c'était une place sûre et l'occasion rêvée de commencer à rembourser ses emprunts.

Le bâtiment 3B-Est était un bloc de ciment à l'allure tragique, avec des fentes verticales en guise de fenêtres. Les murs en parpaings de la plupart des bureaux étaient d'un vert à soulever le cœur. C'était comme travailler dans un vestiaire. Mae était de loin la plus jeune parmi les employés : même ceux qui avaient la trentaine semblaient d'un autre siècle. Ses compétences en matière d'informatique les émerveillaient, alors qu'elle n'avait qu'une connaissance



Le Cercle
Dave Eggers

Cette édition électronique du livre
Le Cercle de Dave Eggers
a été réalisée le 2 mai 2017 par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782072733437 - Numéro d'édition : 319390).
Code Sodis : N89807 - ISBN : 9782072733451.
Numéro d'édition : 319433.